

PREMIERS VERS

U 272A

LÉON LACROIX

PREMIERS VERS

VERVIERS

LEON LACROIX, EDITEUR

1928



A ma chère Maman.

CATILINA

Le soir tombait. La foule, anxieuse, obstinée,
Se pressait au forum. Suivi des sénateurs,
Le consul s'avança, tel un triomphateur,
Puis le cortège fit sa funèbre tournée.

Il s'arrêtait devant les demeures cernées,
Le condamné sortait ; sur l'ordre du préteur
Se laissait enchaîner, blême, par les licteurs,
Puis, suivait sans un mot, l'âme encore étonnée.

Et, voyant défilér ce lugubre convoi,
Les jeunes gens surtout se sentaient pris d'effroi.
Parmi les conjurés, les uns, sous la tourmente,

Courbaient leur front pâli. Les autres, les regards
Ardents, levaient les yeux vers les lueurs sanglantes
Qui s'allongeaient là-bas comme un grand étendard.



BONHEURS RÊVÉS

O malheureux l'esprit étroit et sans chimère,
Le cœur sans passion. qui ne peut parvenir
Au seul bonheur permis : l'espoir, le souvenir.
Car il ne connaîtra que des biens éphémères,

Car il ne verra pas mûrir, à la lumière
De l'âme, ces beaux fruits, nos rêves d'avenir
Qu'avec émotion nous regardons jaunir,
Sans y toucher, gardant l'illusion entière.

Et pourquoi confier à ce monde incertain
Notre bonheur, ce riche et fragile butin ?
La rude vérité nous impose ses bornes ;

On se brise le cœur contre ses sombres murs.
Il faut pour oublier combien la vie est morne
Rentrer en soi ; le rêve est l'abri le plus sûr.



LA VIEILLE ÉGLISE

Sur la verte colline, au milieu du village
Dont les simples maisons se groupent près de lui,
On aperçoit de loin, à travers le feuillage,
Le vieux clocher branlant dont la flèche reluit.

Les murs sont d'un gris sombre. Autour, le cimetière.
Parmi l'herbe touffue où s'étouffent les pas,
Aline ses cyprès et ses modestes pierres :
Mais nul ne s'en vient plus prier ici tout bas.

La chapelle est déserte et semble abandonnée.
Seul un vieux prêtre assis en un recoin perdu
Y prie. Et l'on n'entend que sa voix obstinée,
Et l'on ne voit partout que des murs blancs et nus.

Dans une niche en bois sculpté et peinturé
Un apôtre gothique à l'air austère et rude
Voisine avec un Christ en plâtre coloré,
Groupe étrange perdu dans cette solitude.

En ses murs de moëllons, elle garde dressées
Des dalles où l'on voit dames et hauts seigneurs
Et leurs blasons timbrés aux armes effacées,
Seuls témoins, seuls débris d'une antique splendeur.

Puis on croit voir soudain se dresser devant soi,
Sous ces arceaux romans et sous ces voûtes pleines
Ces pieux barons chaussés de leurs longues poulaines
Qui, partant pour la chasse ou prêts pour le tournoi

Près de ce lourd pilier, de cette baie étroite
Venaient s'agenouiller sur ce pavé de grès
Et confier à Dieu leur âme simple et droite.
Le sol qui les porta les renferme à jamais.

Et dans ces murs épais, si longtemps respectés,
Le temps ouvre aujourd'hui de profondes fissures.
Des ardoises du toit, des pierres des voussures
Jonchent le cimetière et les tombeaux brisés.

Et l'église, elle aussi, n'est plus qu'un froid tombeau.



L'AGE D'OR

Ovide au tendre cœur, Virgile à l'âme haute,
Ont célébré jadis en vers harmonieux
Cet âge de bonheur, temps béni où les dieux
Se mêlant aux mortels dont ils étaient les hôtes,
Répandaient parmi eux leurs dons et leurs faveurs.
La terre rayonnait dans sa jeune splendeur,
Elle était la divine et l'auguste Cybèle ;
Bonne pour ses enfants, ils étaient bons pour elle.
Les hommes, nourrissons de ses flancs généreux,
Respectaient ses forêts et ses plaines fertiles ;

Et les bêtes sans crainte accourant autour d'eux
Étaient leurs compagnons fidèles et dociles.
Ils menaient une vie paisible, sans grand rêve,
Sans espoir d'idéaux que l'on poursuit en vain.
Ils ne s'acharnaient pas sans relâche et sans trêve
A expliquer le monde, à prédire demain.
Ils avaient le cœur simple et l'âme pacifique.
Point de fer, et partant ni guerres ni progrès.
L'or était inconnu, partout régnait la paix,
La concorde, l'amour : âge mythologique,
Hélas ! L'âpre science a chassé ces erreurs.
De ses illusions elle a purgé le monde.
Les dieux se sont enfuis ; dans ses ondes profondes
La naïade apeurée a plongé toute en pleurs.
Oui, le grand Pan est mort : la nature s'explique :
Nous savons les trajets de ces globes lointains,
Et tous les corps, réduits en formules logiques,
A se décomposer sous nos yeux, sont contraints.
Le monde est simple au fond : quelques gouttes de boue
Roulent dans l'infini sans trouver de repos,

Et nous, pauvre vermine accrochée à leur dos,
Nous sommes emportés comme sur une roue.
Mais nous avons perdu la jeune illusion
Qui consolait nos cœurs de claires visions
Et faisait entrevoir une nouvelle aurore.
Le monde s'est jadis enfermé pour jamais
Dans des liens étroits ; c'est en vain qu'on l'implore :
Aux lois qu'il s'imposa lui-même il se soumet.
Mais il nous a gardé pour panser nos blessures
Tout au fond de notre âme une retraite sûre.



LA FUITE DU ROI GRALLON

Qui voit-on galoper par le vent et la nuit ?
C'est le vieux roi Grallon qui emporte sa fille.
Courbé sur son cheval, la gorge sèche, il fuit
Devant les flots massés dont la crête scintille.

L'éclair heurte la mer qui bondit sous le choc,
Et comme un aiguillon, la pousse et la harcèle.
Elle se cabre, écume et s'écroule d'un bloc
Sur les flancs du cheval dont la croupe ruisselle.

Grallon hâte sa course ; un moine, à son côté,
Galope, capuchon sur les yeux ; il le presse :
« Roi Grallon, c'est, par Dieu, grande malignité
Que de tenter ainsi le Seigneur. Ta faiblesse

Te perdra. Vois, la nuit se referme sur nous.
Son couvercle écrasant nous pousse dans la tombe.
L'eau monte, elle nous gagne, elle vient aux genoux.
Abandonne Dahut. il faut qu'elle succombe. »

Le roi ne répond pas, il courbe son front blanc.
Mais il a bon espoir car son cheval est vite.
L'eau qui monte toujours le glace jus qu'au flanc ;
Mais Dahut le soutient de son souffle et l'excite.

Le vent le mord en vain au visage, il ne sent
Que l'étreinte des bras qui entourent sa taille.
Les vagues dans son dos croulent en rugissant,
Et lui retient Dahut de peur qu'elle défaille.

Et le moine élevant la voix dit : « Roi Grallon,
Les crimes de Dahut font déborder la coupe.
Il retombe sur nous du sang que l'aiglon
Nous rejette à la face ; et l'éclair se découpe,

Et déjà l'Océan nous étreint, entends-moi !
Abandonne Dahut ; Dieu doit faire justice.
C'est la seule rançon qu'il exige de toi.
Abandonne Dahut, il faut qu'elle périsse. »

Le roi ne répond pas. Sous la chute du flot
Dahut, blême, frissonne ; elle sent à ses lèvres
Monter l'angoisse horrible et brusque en un sanglot
Et, pressée à son père, elle tremble de fièvre.

Mais vers le moine enfin le roi tourne les yeux.
Sur sa bête cabrée, il le voit, tête nue,
Qui, levant vers le ciel un bras impérieux,
S'écrie : « Il est trop tard, Grallon, l'heure est venue.

En vain tu chercherais, d'un regard éperdu
Quelque blanche lueur, quelque vague éclaircie.
Non, le ciel est trop noir et l'espoir est perdu ! »
A peine a-t-il parlé que la lame grossie

Bondit. Le ciel se fend et craque illuminant
De son éclat d'acier la figure du prêtre.
Dahut crie, elle tombe, et le roi se tournant
Voit la vague crouler, et Dahut disparaître.

Il voudrait s'arrêter ; mais, repartant d'un bond
Par les landes qu'au loin le silence prolonge,
Où le vent à la mer invisible répond,
Allégé, son cheval l'emporte comme en songe.

Près d'une large baie, ils s'arrêtent enfin.
Les bêtes haletaient ; d'une main familière
Grallon calme la sienne, enlève de ses crins
L'algue qui s'y attache, et ferme, sans colère.

Parle à l'homme qu'il a longuement contemplé :
« Es-tu moine qui sauve ou démon qui grimace ? »
Et le moine répond : « Je suis Guénolé. »
— « C'est bien, je t'obéis, va, je suivrai ta trace ;

Chacun de nous, sans doute, avait sa mission :
Quand je voulais sauver toi tu devais maudire. »
Le moine étend les mains : « Ma bénédiction
Protégera la terre où sera ton empire. »



MONTMAJOUR

Au sommet d'un coteau brûlé par le soleil,
Et dominant la plaine aride de Provence,
L'abbaye, engourdie en un morne sommeil,
Dort, refuge éternel d'un éternel silence.

Dans le cloître désert, les élégants arceaux
Prolongent devant moi leur longue perspective.
Un grand puits desséché s'ouvre dans le préau.
Personne. Tout se tait, Sous ces voûtes d'ogive

Où je vais maintenant, seul et silencieux,
A l'heure où s'allongeaient l'ombre et la rêverie,
Du soir quand s'éteignaient les chants religieux,
Des moines noirs, jadis, en longues théories,

Passaient au rythme lent de leurs pas mesurés.
Faces rudes aux plis profonds, âmes austères,
Cherchiez-vous le chemin de mondes azurés,
Rêviez-vous l'homme, enfin détaché de la terre

Et s'élevant joyeux, le cœur libre et meilleur ?
Ou bien prépariez-vous secrètement la guerre
Contre princes et rois, acharnés batailleurs ?
— On aime entre puissants à se chercher misère. —

Dressiez-vous l'hérésie, hydre que désormais
Le Pape armé du Roi, massue adroite et rude,
Chercherait à dompter ? Qui connaîtra jamais
Ce qui fut confié à cette solitude ?

Ce passé glorieux qui semble m'oppresser
Je le vois s'animer devant moi et revivre,
Et dans ce cloître obscur qui vous a vus passer
Je vais pensif, laissant mon rêve se poursuivre.

Puis je pousse une porte entr'ouverte et je vois,
Ebloui, une cour que le soleil inonde.
Partout des pans de murs ébranlés ; par endroits
Des arbres accrochés à des brèches profondes.

Des chapiteaux brisés, des restes de tympan
Sous les buissons touffus de ronces en broussaille
Se mêlent aux pavés disjoints, et, par moments,
Un oiseau rentre au nid caché dans la muraille.

Au milieu de la cour se dresse un escalier,
Seul reste encore debout parmi tant de décombres.
Une herbe maigre y pousse, un nouveau olivier
Au feuillage d'argent y projette son ombre.

Là, — quel Hubert Robert a brossé ce coin-ci ? —
Sur les marches de grès, indolentes, des chèvres
Étalent au soleil un pelage roussi
Et dédaigneusement broutent du bout des lèvres.

La nature à la fin reprend toujours ses droits.
Ces frises qu'avec soin des maîtres ont gravées
Ces fûts qu'ont ajustés tant d'ouvriers adroits,
Ces murailles jadis à grands peines élevées,

Ces contre-forts massifs, cet orgueilleux donjon,
Cette église dont seul, hélas, le chœur subsiste,
Croulent devant le temps, plus frêles que le jonc.
L'ouvrage est lent mais sûr et rien ne lui résiste.

Un soleil implacable embrase maintenant
Ces murs que protégeait jadis l'ombre des voûtes
Et l'on voit s'allonger, en un mince ruban,
Les troupeaux de moutons qui passent sur la route.

Des rochers de calcaire, au contour incertain
Brillent à l'horizon que leur crête dentelle.
Et cependant le soir, parfois, dans le lointain
On croit entendre encor l'orgue de la chapelle.



L'ENFANT & LE PAPILLON

La joue en feu, l'œil allumé,
Un enfant poursuivait un papillon folâtre
Qui se posait, puis, alarmé,
S'envolait, échappant à sa course opiniâtre.

Et quand l'insecte ouvrait ses ailes
Que la pourpre bordait et que l'or tachetait
On eût dit la fleur qui chancelle
Lorsque le vent d'automne agite la forêt,

L'enfant précipitait ses pas.
Il courait, l'œil ardent et la bouche entr'ouverte.
Soudain, il allongeait le bras . . .
Sa main se refermait sur quelques herbes vertes.

Ses doigts s'égratignaient aux ronces.
Il s'essoufflait, butait aux pierres du chemin.
Enfin, le papillon renonce
A la fuite et se pose. Et l'enfant tend la main,

La ferme sur lui violemment.
Il le tient ! Anxieux, il regarde, il s'étonne :
« C'est cela l'insecte charmant ! »
Il ne voit qu'une masse informe qui frissonne.

Nous ne sommes guère plus sages.
Nous passons notre vie à chercher le bonheur
Et, quand ce papillon volage
Se livre à nous, enfin ; quand, ainsi qu'une fleur,

Prudents, il nous faut le cueillir
Du bout des doigts ; brusques comme un enfant sauvage
Qui n'a pour loi que son désir,
Nous nous jetons sur lui comme un reître au pillage.

Souvent le bonheur est rebelle.
Un geste maladroit le fait s'évanouir.
C'est peu de chose, un souffle, une aile
Qu'on ternit ou qu'on brise en voulant la saisir.



LA PLAINTÉ DE L'ÉGLISE

QUI A PERDU SON AME.

BALLADE

Voilà longtemps que ma cloche se tait
Pauvre oiseau mort dans sa cage de pierre.
Voilà longtemps que mon orgue, muet,
N'ébranle plus en grondant mes verrières.
Quant à mon chantre, il est au cimetière.
Voilà longtemps que, les jours glorieux,
On ne se presse en mes flancs spacieux.
Voilà longtemps, et ma lampe est éteinte,
Et ma pauvre âme a regagné les cieux
Mais qui de vous écoutera ma plainte ?

Mon vieux curé chassé comme suspect,
— Alors régnait un certain Robespierre —
Je dus loger des brutes sans respect
Et je devins écurie et tanière.
Je crus alors à mon heure dernière.
Je survécus ; des gens sentencieux
Trouvèrent mon jubé disgracieux,
Mon porche usé et mes fresques déteintes.
A mon passé j'ai depuis dit adieu.
Mais qui de vous écouterà ma plainte ?

J'ai bien souffert pendant qu'ils écorchaient
Mon vieux clocher dépouillé de son lierre
Et d'une pointe énorme le coiffaient.
Mais j'espérais vers mes voûtes altières
Revoir monter l'encens et les prières
Enfin revivre aux sons victorieux.
Ils m'ont vendue aux regards curieux.
De caserne ils me font tombeau, de crainte
Que, me vengeant, je ne croule sur eux.
Mais qui de vous écouterà ma plainte ?

ENVOI

Passant, ne jette un regard dédaigneux
Sur ces murs froids et cet autel sans Dieu.
Laisse plutôt une prière sainte
Monter vers moi si ton cœur est pieux.
Mais qui de vous écouterà ma plainte ?



HUITAIN

De par le monde on voit de ces grimauds
Qui vont causant et jasant à merveille,
De leurs discours rabattent vos oreilles,
Parlent latin et vous disent : « ergo. »
Tels ces vieux puits qu'on voit dans les châteaux
De fer forgé en épis, en couronnes,
Leur apparence est fort belle et fort bonne,
Tout est parfait, mais il manque de l'eau.



RONDEL

La musique a de ces accents
Qui pénètrent jusque dans l'âme.
Parfois quand le couchant s'enflamme
Des sons s'élèvent languissants,

Puis se perdent en frémissant,
Et notre cœur vibre et se pâme.
La musique a de ces accents
Qui pénètrent jusque dans l'âme.

Les sons, tels ces vivantes flammes
Qui sur les marais vont dansant
Evoquent tous ce qu'impuissants,
Dans un rêve, hélas, nous aimâmes.
La musique a de ces accents.



SI

Avec ce simple mot, je soulève le monde
Comme fit Archimède, armé de son levier ;
Je lance avec ce mot, comme avec une fronde
La terre qui ricoche, et va, comme un bélier,

Crever la voûte sombre où les astres clignotent.
Avec ce simple mot, j'explore l'infini.
Mer sombre où l'univers est l'épave qui flotte.
Je me moque du temps, ce vieillard racorni,

Et vais, suivant le cours des lointaines années,
Voir Dieu créer la terre, Eve manger le fruit
Et livrer à la mort nos tristes destinées.
Puis, je franchis d'un bond les siècles, et le bruit

De mon vol interrompt un sage qui médite.
Les lueurs d'un soleil apoplectique et froid
Ensanglantent la terre où plus rien ne palpite,
Et l'homme se tapit dans des terriers étroits.

Je reviens. De ce mot je change en républiques
Les royaumes. J'éteins les guerres et je fais,
Rendant l'homme moins fou — ô projets utopiques ! —
Régner sur l'univers la concorde et la paix.

Ou bien, changeant d'humeur, je me mêle aux batailles.
Je relève Carthage, écrase les Romains.
Je me bats à Pavie et tant et tant ferraille
Qu'au roi François premier je livre Charles-Quint.

Sans doute vous pensez, savants : « Il a la fièvre ;
C'est un méchant railleur ou c'est un insensé. »
— « A quoi servent ces « si » qui sifflent sur vos lèvres,
Savants ? Votre science eût-elle progressé

Sans ce mot ? Qui de vous n'adora l'hypothèse,
Moloch où vous jetiez les fruits de vos travaux
Pour qu'en fondant leur masse activât la fournaise
D'où jaillira, — sait-on ? — un jour, le feu nouveau !

Philosophes, sur lui reposent vos systèmes.
Pouvez-vous nous prouver que Dieu n'est pas, qu'il est,
Ou nous sortir enfin de l'éternel problème :
Je souffre si je vis ; mais si je meurs... après... ? »

La raison ! Son regard frappe comme la foudre
Et brise sans pitié tous les audacieux.
Son aspect seulement nous réduirait en poudre
Comme fut Sémélé, cœur trop ambitieux.

Mais ne pouvons-nous pas verser dans le calice
Amer qui nous abreuve une goutte de miel ?
Mot subtil, plus subtil que le divin Ulysse
Toi seul peut nous mener sûrement vers le ciel.

Devant toi les prisons ouvrent leurs lourdes portes.
Les chimères, oiseaux au plumage de feu,
S'envolent en essaim et sur leur aile emportent
L'âme vers des lointains où s'égarer les yeux.

Tu as touché le fond de la faiblesse humaine.
La foule te harcèle et tend avidement
Vers toi ses bras fiévreux. Tu jettes à main pleine
Le regret au vieillard, l'espérance à l'enfant.

Car toujours ballottés, nous allons d'une rive
A l'autre, sans répit : espérance — regret,
Et jamais une terre où l'on dise : « J'arrive ! »
Car le vent nous emporte et brise nos agrès.

Mais tu es notre étoile, ô mot ! quand la tempête
Nous jette sur le pont, tremblant et en sueur,
Sur toi restent fixés nos yeux tant que la crête
Du flot ne masque pas ta dernière lueur.



TABLE DES MATIÈRES

Catilina	7
Bonheurs rêvés	9
La vieille église	11
L'âge d'or	15
La fuite du roi Grallon	19
Montmajour	25
L'enfant et le papillon	31
La plainte de l'église qui a perdu son âme	35
Huitain	39
Rondel	41
Si	43

